

dans ces amas d'ailes défoncées, de différentiels aux engrenages brèches-dents, de châssis tordus ; vous l'avez vu sur les pentes du fort de Romainville où des seaux sans fond et des lits-cages sans ressorts enlisent dans la boue les restes de leur misérable existence.

Il y a là d'atroces beautés.

Elles sont bien plus émouvantes que les assemblages si prétentieusement signés de ces prétendus sculpteurs ; car, du moins, des restes du drame humain adhèrent encore aux brins de ces fumiers métalliques. Et, du coup, les chefs-d'œuvre d'une ferronnerie si laborieusement absurde qu'on admire à cette Biennale manquent leur but. Loin de transcender la nature, ils n'ont su que nous y renvoyer et nous faire ainsi toucher du doigt leur indigence.

Il faut bien l'avouer, c'est une pesante impression de monotonie, même de tristesse, qui se dégage de tous ces bariolages, de toutes ces violences, de tous ces raffinements sans objet, de ces délicatesses perdues (car il y a, çà et là, des effets décoratifs jolis, d'harmonieux mariages de teintes). Certainement, la couleur ne manque pas. Ce qui manque, c'est l'âme, la foi véritable et la pensée. Lucien, dans ses *Dialogues des Morts*, pense que chez Hadès, « tout prend un air de décrépitude ». Oui, c'est bien un air de décrépitude que j'ai respiré là.

Bien sûr, il y a des morceaux dont on garde un heureux souvenir : l'immense et joyeux panneau de Rebeyrolle, couvert en quelques jours, avec une fougueuse félicité, la remarquable gravure (dont on eut l'excellente idée de faire un montage photographique) où Lars Bo lance en plein ciel, au-dessus d'un horizon ferroviaire, des formes, des fantômes de poissons-coffres, tels ceux que doivent rencontrer les fusées en route vers la Lune (et parents, à quelque chose près, de ces tritons et griffons dont le pauvre et grand Meryon chargeait les ciels de ses planches reprises).

Il y a les gravures, dont beaucoup sont d'une qualité charmante. (Pourquoi l'abstrait, tellement rebattu en peinture, peut-il devenir attrayant en gravure ? Je crois le savoir, mais l'expliquer nous mènerait trop loin.)



Et maintenant, les fleurs annoncées. On ne discernera jamais trop de palmes aux responsables d'une organisation matérielle, qui, elle, est ravissante. A Raymond Cogniat, son promoteur (qui mit tout cela debout en moins de quatre mois), à Faucheux, son « décorateur », à Gobin, son secrétaire général, à M. Brian enfin, ce grand fonctionnaire des Finances qui, dans le rigoureux exercice de ses innombrables charges, témoigne de la curiosité d'esprit la plus déliée, la plus efficacement souriante.

Avec des moyens très restreints (mais que judicieusement employés!), ils sont parvenus à créer, à l'intérieur d'un édifice incohérent, à demi ruiné, et dévoré de crasse, un délicieux labyrinthe de lumière douce éclairant des volumes à la mesure humaine. Tout séduit dans ces agencements. Et surtout (j'en suis encore enchanté), ces cloisons faites de légers bâtis gainés d'étamine transparente et couleur fumée.

Certes, je ne dis pas à ceux qui me font l'honneur de me lire : « N'allez pas là-bas ». Je leur dis au contraire : « allez-y, minutieusement, longuement, vous y trouverez des plaisirs ; vous aurez par surcroît l'avantage d'assister, spectacle rare, à l'agonie d'une esthétique ; agonie qui, par elle-même, annonce l'apparition inéluctable d'un art enfin nouveau ».

Robert REY.